

lieue au-dessus de cette île, et deux de nos chaloupes tentèrent d'y débarquer quelques-uns des nôtres ; mais un parti de Canadiens et de Sauvages les empêcha d'atteindre le rivage. Nos chaloupes furent forcées de retraiter.

Le 25, nous atteignîmes le bout de l'Île-d'Orléans, et nous y fîmes une descente le 27, sans perdre un seul homme. Un piquet des nôtres allant à la découverte, fut enveloppé par un gros parti de sauvages à travers lequel nos soldats réussirent à se faire jour. On ne sait combien il leur en coûta de vies ; de notre côté nous en fûmes quittes pour la perte d'un seul homme. Le 29, les Français envoyèrent des brûlots pour incendier notre flotte, ils ne causèrent aucun dommage. Le même jour, sous le commandement du colonel Carlton, nous avançâmes six milles plus haut et nous reçûmes ordre de jeter l'ancre en vue de l'armée française et sous les murs de la ville. La brigade du général Monckton, et un parti d'éclaireurs (*rangers*), débarquèrent sur la côte du sud. Il nous fallut essuyer un petit assaut qui ne nous coûta cependant que trois morts, deux blessés et quatre des nôtres qui furent emmenés prisonniers.

Le premier de juillet, l'ennemi vint à l'encontre de notre détachement qui avait pris terre sur la rive sud. Les batteries flottantes des Français furent à peu près de nul effet devant notre flotte. Le même jour, nos grenadiers (*Louisbourg Grenadiers*), allèrent fourrager. Deux des nôtres, soldats du 22^e régiment, furent tués par les sauvages qui leur enlevèrent la chevelure.

Le 5, on envoya sonder entre l'Île-d'Orléans et la terre ferme ; les Français tirèrent quatre coups sur notre embarcation, puis ils descendirent sur une grande pointe de sable d'où ils firent quelques décharges de mousqueterie. Presque aussitôt cinq canots remplis de Sauvages descendirent la rivière, prirent notre chaloupe, firent un prisonnier et